ÉTUDES TRADITIONNELLES

61e Année Novembre-Décembre 1960 N° 362

COMMENTAIRE SUCCINCT DE LA « TABLE D'ÉMERAUDE »

La « Table d'Emeraude » est considérée par tous les alchimistes qui en font mention, comme leur vraie « Table de la Loi », c'est-à-dire comme le modèle doctrinal du Grand Œuvre. Il suffira donc de dégager de ce texte, en étudiant chacune de ses expressions symboliques, le sens à la fois le plus direct et le plus vaste qu'on peut y reconnaître, pour retracer le cadre spirituel dans lequel l'Œuvre alchimique doit se situer.

Peu nous importent ici les discussions des historiens sur l'origine de ce texte (1). On sait qu'il apparaît pour la première fois dans un traité arabe du VIIIe siècle, attribué à Jâbir Ibn Hayyân (2), et que sa version latine était déjà connue par Saint Albert le Grand. Son style est visiblement préislamique et préchrétien, sa version arabe autant que sa version latine ne peuvent être que des traductions d'un prototype perdu, et nous ne voyons aucune raison de mettre en doute sa propre « signature », qui le présente comme une révélation de *Hermès Trismégiste,* l'« ancêtre » de toute l'alchimie musulmane et chrétienne. Quant à l'historicité de ce nom, qui n'est autre que la forme grecque du nom du dieu égyptien *Thôt,* elle peut fort bien appartenir

1. Voir à ce sujet : J. F. Ruska, *Tabula Smaragdina* Heidelberg 1926.
2. Célèbre alchimiste de VIIIe siècle, disciple du VIIe Imâm shî'ite Ja'far aç-Çâdiq et fondateur d'une école à laquelle se rattachent de nombreux écrits sur l'alchimie.

à toute une filiation sacerdotale « incarnant » pour ainsi dire la fonction divine dont il s'agit.

1. *En vérité, certainement et sans aucun doute : l'inférieur est comme le supérieur, et le supérieur est comme l'inférieur, pour accomplir les miracles d'une seule chose.*

Au début de la version latine on lit : *Verum, sine mendacio, certum et verissimum*, mais nous préférons ici la version arabe, qui dit : « En vérité, certainement et sans aucun doute » (*haqqân, yaqînân, lâ shakka fih*), car la vérité est la source objective de la révélation, tandis que la certitude et l'absence de doute en sont la trace subjective.

Le « supérieur » et l'« inférieur » sont, dans l'ordre visible, le ciel et la terre, et dans l'ordre cosmique intégral tout ce que ces deux apparences symbolisent : le monde des archétypes immuables et celui des formes éphémères, où le domaine de l'esprit et celui du corps-âme. Et l'on se souviendra que l'alchimie représente généralement ces deux mondes ou domaines par les ordres respectifs des planètes et des métaux, et qu'elle marque l'analogie entre les uns et les autres en désignant les métaux par les noms des planètes qui leur correspondent.

L'analogie entre l'inférieur et le supérieur est le fondement même du symbolisme, et de ce fait, la première sentence de la « Table d'Emeraude » est la clef de toutes celles qui suivent. En particulier, c'est cette analogie qui explique l'emploi, dans toute « opération » spirituelle, de moyens ou supports physiques ou psycho-physiques. Aussi ne faut-il jamais perdre de vue que ces moyens ne sont efficaces qu'en vertu de cette loi qui relie les phénomènes à leurs causes supérieures, et sur la base d'une attitude mentale qui lui est conforme.

La version arabe comporte une variante, car elle dit : « L'inférieur (vient) du supérieur, et le supérieur de l'inférieur ». — Nous mettons en parenthèses le verbe qui reste sous-entendu dans le texte. — La première partie de cette

phrase n'exige pas de commentaire ; la seconde peut sembler paradoxale. Il faut la comprendre en ce sens que le supérieur ne se manifeste comme tel qu'en vertu de l'inférieur et par rapport à lui. Les deux réalités, telles qu'elles sont définies ici, sont donc correlatives, comme le Ciel et la Terre selon la tradition extrême-orientale, et cela revient à dire que, de ce point de vue, ils ne représentent pas deux degrés ou niveaux d'une hiérarchie cosmique, comme l'informel et le formel, ou l'esprit et l'âme-corps, mais l'essence et la substance, ou la « forme » et la « matière », suivant la terminologie péripatéticienne. Mais cet aspect des choses, s'il diffère de celui que suggère le texte latin, n'en exprime pas moins l'analogie constitutive du cosmos, car c'est précisément par l'action de l'essence une sur chaque substance ou « matière » relative, ou bien, inversement, par l'unicité de la matière sous-jacente à toutes les formes, que cette analogie se réalise.

D'autre part, si l'on ne peut pas dire, en considérant ces deux « extrêmes », que l'esprit provienne du corps, comme le corps de l'esprit, il n'en est pas moins vrai qu'une telle réciprocité, paradoxale du point de vue ontologique, correspond à une certaine expérience dans l'ordre opératif : la transformation simultanée de l'esprit en corps et du corps en esprit constitue, comme nous le verrons plus loin, le secret même du Magistère.

L'analogie de l'inférieur et du supérieur, dit le texte, est la cause des « miracles d'une seule chose ». Cette seule chose, c'est la substance ou « matière » dont est fait le monde — ou l'homme — ou l'or.

2. *Et de même que toutes choses proviennent d'un seul, par la méditation d'un seul, ainsi elles naissent de cette seule chose par adaptation.*

C'est là un autre aspect de l'analogie du supérieur et de l'inférieur : la naissance des choses à partir d'une seule substance ou « matière », qui s'« adapte » aux diverses

« formes », est comme l'image inverse de leur descendance ontologique : essentiellement, les choses « émanent » de l'Un suprême, « par la méditation » — certaines versions du texte disent « par la médiation » — de l'Esprit universel. Plotin écrit que l'Esprit produit le monde en vertu de sa contemplation de l'Unité suprême et inconditionnée, comme une image indéfiniment renouvelée et à jamais imparfaite de Celle-ci ; l'Esprit est donc comparable à un miroir ou une lentille qui tenterait de capter une lumière infinie.

C'est la polarité de l'essence et de la substance qui fait que l'analogie entre les différents degrés de l'existence est inverse, comme celle d'un objet et de son reflet dans un miroir.

Remarquons en passant que l'analogie entre la production « matérielle » et la production « essentielle » régit également le plan mental ; en fait, on ne saurait décrire la manifestation de l'univers multiplie autrement qu'à l'image de la différenciation d'une matière unique en de multiples formes, et c'est précisément à cause de l'analogie dont il s'agit, que cette image est valable.

On peut maintenant se poser la question de savoir quelle doit être, sur le plan de l'Œuvre alchimique, la « matière » dont tout naît, à l'instar de l'éclosion du monde hors de sa « matière première » ? Nous trouvons la réponse à cette question, que la plupart des alchimistes ne donnent que par énigmes, dans le célèbre *Dialogue du roi Khâlid avec le sage Moriénus* (3) : « Cette chose (ou matière) — dit Moriénus au roi — , s'extrait de toi-même, et c'est pour être sa minière que tu existes » (*haec res a te extrahitur, cujus minera tu existis*).

3. *Son père est le soleil, sa mère est la lune. Le vent l'a porté dans son ventre. Sa nourrice est la terre.*

3. Ce dialogue représente probablement le premier texte alchimiste qui fut traduit de l'arabe en latin.

Cette sentence répond indirectement à la question : quelle est la « seule chose » qui sert de « matière » à l'Œuvre ? Mais au lieu de nommer une seule « matière » ou « mère », notre sentence en énumère plusieurs, à savoir la lune, le vent et la terre, qui sont toutes « mères » — à des degrés divers — de l'homme ainsi que de l'Œuvre. Or, ce n'est là que la logique inhérente aux choses : on ne saurait décrire une « matière » ou substance comme telle, dans sa pure potentialité ; mais elle se décrit elle-même par les diverses formes qu'elle assume tour à tour dans son rôle « maternel ».

Le soleil et la lune représentent respectivement l'essence et la substance ou la « forme » et la « matière ». Mais dans leur polarité première, ces deux principes se situent symboliquement l'un à la « cime » et l'autre à la « base » de l'univers, tandis que le soleil et la lune évoluent à l'intérieur de celui-ci et y rayonnent tour à tour ; ils correspondent donc, non pas à l'essence et à la substance comme telles, mais à des manifestations cosmiques de l'une et de l'autre. Le soleil est l'Esprit et la lune est l'Ame. Par esprit nous entendons ici le principe corrélatif à l'Ame, lequel est informel en lui-même, et par Ame nous entendons la substance psychique passive et réceptive, commune à toutes les âmes individuelles. L'Esprit est le « père » et l'Ame est la « mère » de l'homme.

Sous son aspect opératif, le principe solaire est manifesté par le Soufre, qui est à la fois chaud et sec, expansif et fixant, tandis que le principe lunaire est manifesté par le Mercure, qui est froid et humide, contractant et solvant.

Quant au vent, il symbolise les forces subtiles qui remplissent l'« espace » entre le Ciel et la Terre, c'est-à-dire entre le monde supra-formel et le monde corporel. Le vent est donc également « âme » ou substance psychique, mais il en exprime l'aspect dynamique et agissant, alors que la lune la représente dans sa pure réceptivité à l'égard de l'Esprit ; sous ce rapport, elle est le miroir reflétant les

rayons du soleil spirituel. Chose étrange : c'est la lune qui est la vraie mère de l'enfant hermétique, mais elle n'est pas grosse de lui, car c'est le vent qui l'a « porté dans son ventre » ; la lune correspond en effet à l'aspect toujours vierge de la substance qui, dans sa nature première, n'est pas affectée par ses productions, tandis que le vent manifeste la même substance dans son rôle de génératrice relativement active.

Le vent est également Mercure. Il est le Mercure présent dans l'ambiance cosmique à l'instar de l'air qui vivifie l'homme, de sorte que la respiration servira de support pour son assimilation intime.

Le vent porte en lui l'enfant hermétique comme germe subtil, de même que le Mercure peut contenir l'or à l'état liquide ; l'or est donc latent en lui ; il ne deviendra apparent que par sa coagulation, qui suit l'évaporation du Mercure sous l'action du feu.

La troisième « mère » de l'enfant hermétique est la terre, car la « nourrice » remplit également une fonction maternelle. La terre « nourrit » l'homme en lui prêtant son enveloppe corporelle, et c'est celle-ci qui « nourrit » le fruit de l'Œuvre.

L'énumération des principes « soleil », « lune », « vent » et « terre » se réfère à la fois à la constitution de l'homme et à l'Œuvre hermétique, car celui-ci récapitule en quelque sorte, *ad intra*, la génèse de l'homme à partir de sa « matière première », afin de rectifier son « métal » resté « vil par avortement » : tout métal, disent les alchimistes, tend naturellement vers l'or, qui n'est autre que sa vraie nature, son essence devenue manifeste dans l'éclosion harmonieuse de toutes les qualités métalliques ; de même, la nature spirituelle de l'homme est obscurcie par l'état chaotique de ses facultés internes.

L'enfant hermétique qui est engendré par le soleil et la lune, porté dans le ventre du vent et nourri par la terre est donc, selon les points de vue et suivant les phases, la

nature latente de l'homme ou l'homme parfait, et la « matière » de l'Œuvre ou son fruit.

4. *Le père de toute œuvre merveilleuse du monde entier est ceci.*

Par « œuvre merveilleuse » nous traduisons le terme grec *thelesma* du texte latin, son équivalent arabe *tlisam* dont dérive notre « talisman ». Un talisman est un signe ou symbole véhiculant une puissance cosmique mystérieuse. La création d'un talisman se fonde sur l'analogie entre l'« inférieur » et le « supérieur » et sur la possibilité de « fixer » une influence spirituelle ou subtile par une concentration appropriée et en conformité avec une situation cosmique déterminée.

Tout ceci est en rapport étroit avec l'œuvre alchimique qui fait d'une forme confuse, détournée de son vrai sens, — celle du métal ou celle de l'homme, — le symbole parfait et efficace d'une réalité supérieure. Or, il n'existe pas de symbole plus parfait que l'homme, à un certain point de vue tout au moins ; c'est dans l'homme que toutes les vertus talismaniques sont contenues.

5. *Sa force est parfaite, si elle est convertie en terre.*

C'est-à-dire que la force spirituelle doit être retournée dans le corps. Alors seulement la force du « talisman », qui n'est autre que l'homme régénéré, sera parfaite.

L'alchimiste Géber (4) écrit : « Tout le secret de cet art consiste à purifier d'abord parfaitement, par sublimation, la pierre ou (plus exactement) sa matière première, avec ce qu'on y ajoute, à savoir le Soufre, puis à solidifier habilement le fugitif, tout en volatilisant le solide, et enfin à volatiliser de nouveau le solide. Fais-le, car tu posséderas en ceci un secret très précieux, qui vaut incomparablement plus que tous les secrets de toutes les sciences de ce monde... » Remarquons que le Soufre, qui doit être ajouté à la « ma-

4. Alchimiste européen du XIIe siècle qui écrivit la célèbre *Summa Perfectionis*. Son nom est probablement la forme latinisée du nom arabe Jâbir désignant, dans ce cas, une filiation ou une école.

tière » psychique, n'est autre que le « ferment » de l'or, à savoir le germe ou l'étincelle de l'Esprit.

6. *Tu sépareras la terre du feu, le subtil de l'épais, doucement et avec grande prudence.*

Pour rebâtir il faut d'abord défaire ; pour recomposer les différents éléments d'une manière harmonieuse, il faut d'abord les séparer les uns des autres. Dans l'homme, la terre est le corps, et le feu la modalité psychique ; ce sont là les mêmes éléments que le « subtil » et l'« épais ». L'extraction de l'âme du corps, qui n'est autre qu'un repliement de la conscience sur elle-même, doit se faire avec beaucoup de prudence, car elle est accompagnée, dans sa première phase, d'une sorte d'extinction, d'une « nuit obscure » que l'alchimie symbolise par la couleur noire du premier régime de l'œuvre.

7. *Il monte de la Terre au Ciel et redescend du Ciel en Terre, et reçoit (ainsi) la force des (réalités) supérieures et inférieures. De cette manière tu acquerras la gloire du monde entier. Et toute obscurité te quittera.*

Ayant été séparée du corps — c'est-à-dire de son adhésion aux cinq sens et à leurs objets —, l'âme retrouve, par la « sublimation », sa pureté première, pareille à la lune. C'est alors qu'elle reçoit pleinement le rayonnement du soleil intérieur, qui est l'Esprit, dont elle s'imprègne. Redescendue dans le corps purifié et « calciné », elle y « fixe » la puissance spirituelle qu'elle a reçue et la rend ainsi parfaite.

Nicolas Flamel (5) écrit dans son livre *Le désir désiré* : « L'Esprit ne se joint point au Corps, jusqu'à ce que le Corps soit parfaitement purgé et nettoyé de son immondicité et de ses ordures. Quant à l'heure de la Conjonction, on voit paraître plusieurs choses miraculeuses. Alors le Corps imparfait, moyennant le Ferment prend une cou-

5. Alchimiste français qui vécut de 1330 à 1417. Voir : A. Poisson, *Nicolas Flamel, sa vie, ses fondations, ses œuvres.*

leur ferme et permanente et ce Ferment est l'Ame du Corps imparfait : Et l'Esprit, par le moyen de l'Ame, s'unit avec le Corps, et se convertit avec lui dans la couleur du Ferment, qui se fait une même chose avec eux... »

La nécessité de « fixer » l'esprit dans le corps s'explique par le fait que l'esprit se manifeste, dans l'ordre alchimique, non pas comme une essence de vérité, une idée au sens platonicien de ce terme, ou comme un état de connaissance immédiate, mais avant tout comme une force ou puissance, une lumière spirituelle réverbérée par l'élément psychique, de sorte qu'il est éminemment « fugitif ». Disons de suite que ce caractère « fugitif » de l'esprit se manifeste dans toute œuvre spirituelle, quel qu'en soit le mode, et même sur le simple plan mental, car tout « aperçu » d'une vérité transcendante tente à s'estomper avec le temps ; de même, la « fixation » de l'esprit par la conscience corporelle se retrouve, d'une manière ou d'une autre, dans toute méthode initiatique. Cependant, cet aspect des choses est particulièrement significatif pour l'alchimie et la définit en quelque sorte.

Afin de préciser ceci, nous distinguerons d'abord, dans tout processus spirituel quel qu'en soit le mode, un aspect intellectuel et statique — résidant, suivant les niveaux, dans l'idée ou dans la contemplation directe — et un aspect dynamique, puis, dans ce dernier, une modalité plus ou moins subjective et une modalité « intérieurement objective » ; nous entendons par là que l'aspect dynamique du processus spirituel consiste, soit en une aspiration « bhaktique », qui éveille les forces cachées de l'âme par la sublimation des sentiments, soit en une « économie » méthodique et par là même « objective » de ces mêmes forces, sans que l'on puisse établir une distinction systématique entre les deux modalités. Or, c'est le dernier aspect que nous appelerons « alchimique », car l'alchimie se caractérise par ce qu'elle considère les forces psychiques comme des puissances de la nature, en les comparant aux forces analogues de l'ordre minéral. On pourrait donc la désigner, pour la

distinguer de la voie de la connaissance et de celle de l'amour, comme une « voie de la puissance », par analogie avec les voies « shaktiques » de l'Inde. Par son caractère « dynamique » elle se rapproche de la voie de l'amour, où la volonté ou la ferveur sont tout, tandis qu'elle s'apparente à la voie de la connaissance par son attitude objective à l'égard du monde psychique, attitude qui s'exprime d'ailleurs dans son symbolisme cosmologique.

Pour résumer, nous dirons que l'alchimie réalise l'Esprit universel en tant qu'il est véhiculé par le milieu subtil. Dans cette manifestation, il est « fugitif » ou « volatil » et doit donc être « fixé » par un autre élément, qui sera le corps ou plus exactement la conscience corporelle dégagée de ses attaches ou « impuretés » passionnelles. Par son union avec le corps, l'Esprit deviendra statique ; d'autre part, la conscience corporelle elle-même, inondée par l'Esprit, se transformera en un état spirituel ; elle deviendra « noble », « cristalline » et comme transparente. C'est en vue de cela que le texte dit : « Et toute obscurité te quittera », expression qui peut également avoir un sens plus général, car la présence de l'Esprit chasse toute ignorance, toute illusion, toute incertitude.

8. *Ceci est la force de toutes les forces, car elle vainc toute chose subtile et pénètre toute chose solide.*

L'état de conscience réalisé participe à la fois de la stabilité du corps et de la légèreté de l'esprit. Jâbir Ibn Hayyân écrit à ce sujet : « Quand le corps s'est changé dans son état de solidité et de dureté jusqu'à devenir subtil et léger, il se transforme en une chose en quelque sorte spirituelle, qui pénètre les corps en conservant sa propre nature, laquelle lui donne sa résistance contre le feu. A ce point, il se mélange à l'esprit, étant devenu fin et poreux, et par là même il rend l'esprit immuable. La fixation de l'esprit suit le changement précédent, et tous les deux se transforment, assumant l'un la nature de l'autre. Le corps devient

un esprit... et l'esprit devient un corps... et des deux éléments résulte une substance légère, qui ne possède ni la solidité des corps ni la subtilité des esprits, mais qui tient le milieu entre les deux... »

9. *Ainsi le monde a été créé.*

Le texte arabe dit : « Ainsi le petit monde est créé à l'image du grand », ce qui établit une analogie entre la cosmogonie et le Grand Œuvre.

10. *De là se font les adaptations merveilleuses, dont le mode est celui-ci.*

Le texte arabe dit : « Ceci est la voie que parcourent les sages ».

11. *Pour cette raison je suis appelé Hermès Trismégiste, car je possède les trois parties de la philosophie du monde entier.*

Trismegistos signifie « trois fois grand » ou « trois fois puissant ». Les trois parties de la philosophie universelle se réfèrent aux mondes physique, psychique et spirituel.

12. *Parfait est ce que j'ai dit de l'œuvre du soleil.*

Le nom de soleil désigne aussi l'or, de sorte que l'« œuvre du soleil » (*operatio solis*) peut également signifier la production de l'or ». En même temps, le soleil est l'Esprit, et l'« œuvre du soleil » n'est autre que la « descente » de l'Esprit dans le corps, descente par laquelle celui-ci est comme transformé en l'Esprit, ce qui correspond d'une manière très directe à la transformation d'un métal vil en or. L'or est comme la lumière solaire devenue solide, ou comme un corps grossier devenu spirituel, — nous dirions presque : un corps devenu intelligent (6).

TITUS BURCKHARDT.

6. Ceci n'est pas sans correspondre avec le symbolisme maçonnique de la pierre brute et de la pierre taillée (Cf. E. T. 1949, p. 283). Voir aussi « L'esprit est-il dans le corps ou le corps dans l'esprit ». R. Guénon *Initiation et Réalisation spirituelle* ch. XXX.

RÉFLEXIONS D'UN CHRÉTIEN SUR LA MAÇONNERIE(*)

II. — Le Symbolisme de la Loge de Table

La modernisation des rituels maçonniques n'a pas seulement appauvri, jusqu'à les défigurer, les « fonctions » essentielles à l'Ordre, et qui sont, pour chaque degré, au nombre de trois : ouverture des travaux, clôture des travaux et collation du grade correspondant, elle a encore exercé son action « désacralisante » sur beaucoup d'autres rites, considérés à tort comme « adventices » ou secondaires (parce que, en général, ils ne sont pas accomplis à chaque tenue, mais seulement une ou deux fois par an), mais qui n'en sont pas moins, à nos yeux, tout aussi importants et « significatifs » que les autres. Parmi ces rites, les uns ont disparu, au moins pratiquement, et d'autres ont été transformés au point de perdre tout caractère « initiatique ».

Parmi les rites disparus dans la plupart des Loges Latines, on peut citer la « consécration » des ateliers. Cette fonction, selon certains auteurs, était jadis accomplie annuellement dans la Maçonnerie opérative, et désignée comme « Anniversaire de la Dédicace du premier Temple ». Dans les pays anglo-saxons, elle est pratiquée, une fois pour toutes, lors de la constitution d'une nouvelle Loge. Dans la Maçonnerie continentale, elle est tombée en désuétude ou réduite à presque rien. Sans doute aurait-on estimé que l'usage de l'encens et les allusions au « service de Dieu » étaient peu compatibles avec la mentalité contemporaine (1).

* E. T. sept.-oct. 1960.

1. En plus de l'encens les éléments de consécration sont le blé, le vin, l'huile et le sel.

Il est un autre rite annuel qui, lui, a été conservé, mais dégradé et « profané » (au sens étymologique du mot). C'est celui appelé couramment « Installation du Collège des Officiers », et qui est, en réalité, l'« Installation d'Hiram-Abiff dans la chaire du roi Salomon ». Dépouillé de plusieurs éléments essentiels pour la compréhension correcte du véritable caractère de la Maçonnerie, ce rite a été réduit, du moins en France, à une simple formalité « administrative, » passablement fastidieuse et en tout cas vidée de toute signification vraiment profonde.

Les Maçons qui ont compris la nécessité, pour le relèvement de leur Ordre, d'utiliser des rituels aussi voisins que possible de la perfection devraient, pensons-nous, ne pas négliger d'appliquer leurs efforts aux fonctions dont nous venons de parler, et à toutes les autres. Pour celà, deux choses sont nécessaires : une documentation assez étendue, et surtout une connaissance approfondie des écrits de René Guénon, dont l'œuvre, en matière de Maçonnerie, nous apparaît comme absolument irremplaçable.

Il sera intéressant, chaque fois qu'une telle tâche sera terminée, de rechercher si le résultat révèle quelques-unes de ces « harmonies internes » dont nous avons parlé dans notre précédent article. Nous voudrions précisément, aujourd'hui, donner un exemple qui servira, non pas de « modèle » bien entendu, mais d'« illustration » de ce qui qui peut être fait à cet égard. Car il va sans dire que les rites maçonniques variant considérablement d'une Obédience à l'autre, les « harmonies » obtenues aux Rites d'York, par exemple, ne sauraient être les mêmes que celles obtenues aux Rites Ecossais, Français, Suédois, ou à d'autres. Mais nous pensons que, toujours, ces harmonies doivent être « significatives ».

Nous avons choisi à dessein une fonction tenue généralement pour peu importante, — mais tel n'était pas l'avis de René Guénon, — et dont on peut parler en tout cas sans enfreindre les consignes de silence relatives aux tra-

vaux des Loges, consignes qui, on le sait, ne sont que le symbole du « secret maçonnique », incommunicable par essence. Cette fonction est la Loge de Table, autrefois considérée comme obligatoire aux fêtes solsticiales. Aujourd'hui que l'on a entièrement oublié son caractère « communiel », elle est le plus souvent remplacée par un simple « repas fraternel », entièrement dénué de valeur symbolique.

L'examen de ce rite aura en outre l'avantage de donner un autre exemple d'harmonies numériques, que nous trouverons ici, non pas dans la batterie exécutée avec le maillet, mais dans la batterie exécutée avec les mains, qui revêt précisément dans la Loge de Table une importance toute particulière.

* * *

Nous commencerons par rappeler quelques règles, souvent oubliées, de la Loge de Table. Elle doit être « régulièrement tuilée », c'est-à-dire que les travaux doivent être « ouverts » par un rituel, peut-être abrégé, mais en tout cas effectif dans ses éléments essentiels. Elle se tient toujours au premier degré, mais, par une tradition assez remarquable, les Apprentis sont autorisés à y porter le « cordon de Maître ». Les tables sont disposées d'une façon spéciale, rappelant le *triclinium* des Anciens (qui est aussi, à ce que certains pensent, la forme de la table où le Christ célébra la Dernière Cène) ; cependant, les Maçons de langue anglaise n'ont pas oublié qu'une telle disposition n'est qu'une imitation approximative de la Loge de Table idéale, dont la forme rigoureusement exacte serait une demi-circonférence prolongée aux deux extrémités par des droites parallèles (2).

Le rite essentiel de la Loge de Table, celui pour lequel les travaux ne peuvent rester « suspendus » mais doivent

2. On pourra se reporter, à ce sujet, à l'article *Table Lodge* de l'Encyclopédie Maçonnique de Mackey.

reprendre « force et vigueur », est constitué par les « honneurs ». On désigne sous ce nom l'action de boire à la « gloire », à la « mémoire » ou à la « santé » d'un ou de plusieurs « dignitaires » nommément désignés. A la suite de chacun de ces « honneurs », les convives font le signe du premier degré, puis exécutent avec les mains une batterie particulière, dite « batterie de table ».

Cette batterie diffère selon la « dignité » de ceux à qui les honneurs sont rendus. Pour prendre un exemple, une batterie donnée « par les accords de 3 fois 5 et de 3 » se compose de 3 séries de 5 battements précipités, le tout suivi de 3 battements plus lents (dans ce cas, c'est le « ban », bien connu autrefois lors des repas populaires de famille ou de société, et dont on peut se demander si ce n'était pas un des nombreux rites initiatiques qui ont pénétré dans le monde profane).

Lorsque les honneurs sont portés à la santé d'un personnage présent à la Loge de Table, il doit obligatoirement remercier par une réponse de quelques mots. Il fait suivre cette réponse du « signe » et d'une batterie identique à celle dont il a été saluée.

A son tour, un tel remerciement doit être « couvert », c'est-à-dire que, sur l'invitation du Président de table, les assistants réitèrent le signe et la batterie. Cependant, on ne couvre pas les remerciements du Vénérable ; mais le Premier Surveillant rappelle la règle en disant : « Par respect pour notre Vénérable, nous ne couvrirons pas sa batterie ».

La Maçonnerie, surtout en Angleterre, a multiplié à plaisir le nombre des honneurs. Quand on a éliminé ceux qui ne présentent qu'un caractère d'« étiquette » obédientielle ou qui sont tout à fait occasionnels et quand on a rétabli ceux que l'influence « modernisatrice » a fait disparaître, il demeure les suivants :

1° « A la gloire du Grand Architecte de l'Univers ». Ces honneurs sont portés « par les accords de 3 fois 11 et de 3 », ce qui donne 36 battements de mains.

2° « A la glorieuse mémoire des deux Saints Jean ». Ils sont portés « par les accords de 3 fois 9 et de 3 », ce qui donne 30 battements.

3° « Au Vénérable de la Loge ». Cette santé est proposée par le Premier Surveillant, qui en demande auparavant l'autorisation. Elle est portée « par les accords de 3 fois 7 et de 3 » ce qui donne 24 battements. Le Vénérable remercie et réitère la batterie, mais, comme nous l'avons dit plus haut, ses remerciements ne sont pas couverts. Le nombre total des battements exécutés dans cette santé est donc de 48.

4° « Aux deux Surveillants qui reposent sur les colonnes du Temple ». Les accords sont de 3 fois 5 et de 3, ce qui donne 18 battements. Le Premier Surveillant remercie, puis, en même temps que son collègue, il réitère la batterie, et leurs remerciements sont couverts. Le nombre total des battements est donc ici de 54 (3).

5° « A tous les Maçons épars dans le monde, en quelque lieu qu'ils se trouvent, à la surface de la terre où sur les flots, en leur souhaitant, par la grâce du Grand Architecte de l'Univers, un heureux retour au pays natal. Amen». Ces honneurs, à la suite desquels on forme la « chaîne d'union », sont portés « par les accords de 3 fois 3 et de 3 ». Il n'y est jamais répondu et le nombre de battements est donc de 12.

* * *

Et maintenant, si nous additionnons le nombre des battements de mains exécutés dans ces 5 « honneurs », nous trouvons : $36 + 30 + 48 + 54 + 12 = 180$, c'est-à-dire le nombre qui exprime en degrés la mesure de la demi-circonférence. Cette constatation est à rapprocher de

3. On remarquera que les honneurs 3 et 4 correspondent respectivement aux honneurs 1 et 2. De même que le Vénérable et les deux surveillants dirigent la Loge d'ici bas, le Grand Architecte et les deux Saints Jean dirigent la « Grande Loge d'En-Haut » (*Grand Lodge Above*), que les Maçons français appellent aussi l'Orient Eternel.

la disposition des tables en demi-cercle, que nous avons mentionnée plus haut, et aussi du fait que les Loges de Table présentent toute leur solennité à l'occasion des deux solstices, lesquels divisent le « cycle de l'année » en deux parties égales.

Pourtant dans les « Instructions » du grade d'Apprenti, il est dit que la Loge a la forme d'un « carré long ». Comment se fait-il que, pour les « travaux de Table », cette forme de la Loge soit modifiée ? On pourra noter à ce sujet le symbolisme de la « Table Ronde » où les chevaliers prennent place dans une relative « égalité », qui n'est peut-être pas sans analogie avec le fait noté plus haut, que les Apprentis, en Loge de Table, sont habilités au port des insignes de la maîtrise.

* * *

Parmi quelques symboles énigmatiques figurant sur d'anciens « tableaux de Loge » du XIXe siècle, on en trouve un qui représente un carré et un cercle entrelacés de telle façon que les aires des quatre portions du carré extérieures au cercle sont approximativement équivalentes aux aires des quatre portions du cercle extérieures au carré.

Nulle part nous n'avons vu donner une interprétation quelconque de ce symbole. Mais, pour nous, il ne fait aucun doute qu'il s'agit là d'une allusion au problème célèbre de la « quadrature du cercle » qui, avec la « tri-section de l'angle » et le problème « déliaque » de la « duplication du cube » (auxquelles se rapportent peut-être certains symboles du second degré), a suscité tant de commentaires, ésotériques aussi bien qu'exotériques, depuis l'époque de Pythagore jusqu'à nos jours.

On sait que, dans l'ordre cosmologique, la quadrature du cercle est la « projection plane » du passage « de la sphère au cube », qui symbolise le processus cyclique conduisant du Paradis terrestre à la Jérusalem céleste. L'inso-

lubilité du problème, dans la géométrie euclidienne ou « profane », exprime le fait que le processus cosmique, dans son essence, est l'œuvre de l'« Activité du Ciel ».

* * *

Revenons maintenant sur la forme semi-circulaire de la Loge de Table et sur la forme en carré long de la « Loge de travail », et précisons tout d'abord que le carré long est exactement un rectangle dont la longueur est double de la largeur ; c'est donc un double carré. La diagonale de cette figure sert à déterminer la « section d'or » d'un segment, nécessaire à la construction du pentagone étoilé ou « étoile flamboyante », un des principaux emblèmes de la Maçonnerie, et qui symbolise l'« Homme Véritable », ou, pour les traditions occidentales, l'Adam Qadmon et le Christ Glorieux. Les liens du carré long avec l'édification de la Jérusalem céleste sont donc évidents. En Amérique, il est vrai, l'étoile flamboyante est assimilée à l'étoile qui guida les Mages à Jérusalem, puis à Bethléem ; mais on peut noter que la Jérusalem terrestre est la « figure » de la Jérusalem céleste. Par ailleurs, il est intéressant de rappeler que l'étoile disparut à l'arrivée des Mages à Jérusalem et ne réapparut qu'après leur départ. Cet incident peut être rapproché du fait que « la Jérusalem céleste n'est éclairée ni par le soleil ni par la lune ».

La Loge de Table est un demi-cercle, la Loge de travail un double carré. La première représente le Paradis terrestre, mais un Paradis « mutilé » pour ainsi dire. Et il serait plus exact de dire que la Loge de Table en est la « mémoire » ou le souvenir.

La Loge de travail, elle, symbolise l'« attente » de la Jérusalem céleste. Car le rectangle n'est qu'un carré imparfait, un quadrilatère qui tend vers le carré. Et le passage de la « Table » au « Travail », et du « Travail » à la « Table » symbolise les « opérations » hermétiques, inverses et com-

plémentaires, de la « quadrature du cercle » et de la « circulature du quadrant »

Le Paradis terrestre est décrit au début de l'Ancien Testament. La Jérusalem céleste est décrite à la fin du Nouveau. Ces deux « séjours » marquent donc les « bornes » entre lesquelles se dispensent la Parole Divine, qui est la Voie, la Vérité et la Vie.

Et ce sont aussi, pour notre cycle, la première et la dernière demeures de l'Humanité et plus particulièrement des « élus » ; l'un et l'autre sont le modèle idéal de ces « maisons » qu'élèvent les Maçons opératifs, abris contre la « pluie » que les Grecs représentent par la lettre *delta* et les Hébreux par la lettre *beth*.

Mais ce même symbolisme s'applique aussi dans l'ordre microcosmique. Il évoque alors la première et la dernière demeures de l'homme individuel, spécification de la Voie Universelle. Le berceau est un demi-cercle, et la tombe est un carré long. Pour le Maçon qui s'applique à « interpréter les signes », la similitude entre *macroscome* et *microcosme*, et conséquemment la nécessité d'unifier la vie d'ici bas avec, le « Vouloir d'En-Haut », exprimé par le Plan du Grand Architecte de l'Univers, apparaît avec une clarté sereine comme l'évidence, exigeante comme l'Absolu.

DENYS ROMAN.

L'HOMME DANS L'UNIVERS

La science moderne, qui est rationaliste quant au sujet et matérialiste quant à l'objet, peut nous situer physiquement, et d'une façon approximative, mais elle ne peut rien dire sur notre situation extra-spatiale dans l'Univers total et réel. Les astronomes savent à peu près où nous nous trouvons dans l'espace, à quel « endroit » relatif, dans quel bras périphérique de la Voie Lactée, et ils savent peut-être où celle-ci se situe parmi les autres poussières d'étoiles ; mais ils ignorent où nous sommes dans l'« espace » existentiel : à savoir dans un état de durcissement et au centre ou au sommet de celui-ci, et en même temps au bord d'une immense « rotation », laquelle n'est autre que le courant des formes, l'écoulement « samsârique » des phénomènes, le *Panta rhei* d'Héraclite. La science profane, en voulant percer à fond le mystère des contenants, — l'espace, le temps, la matière, l'énergie, — oublie celui des contenus : elle veut expliquer les propriétés quintessentielles de notre corps et le fonctionnement intime de notre âme, mais elle ignore ce qu'est l'intelligence et l'existence ; et par conséquent, elle ne peut pas ne pas ignorer — vu « ses principes » — ce qu'est l'homme.

Quand nous regardons autour de nous, que voyons-nous ? Premièrement, de l'existence ; deuxièmement, des différences ; troisièmement, des mouvements, des modifications, des transformations ; quatrièmement, des disparitions. Tout ceci manifeste un état de la Substance universelle : c'est à la fois une cristallisation et une rotation,

une pesanteur et une dispersion, une solidification et une segmentation. De même que l'eau est dans la glace, et le mouvement du moyeu dans la jante, de même Dieu est dans les phénomènes ; il est accessible en eux et à partir d'eux ; c'est tout le mystère du symbolisme et de l'immanence. Dieu est « l'Extérieur » et « l'Intérieur », « le Premier » et « le Dernier » (1).

Dieu est la plus aveuglante des évidences. Toute chose a un centre ; donc, l'ensemble des choses — le monde — possède également un centre. Nous sommes sur la périphérie de « quelque chose d'absolu », et ce « quelque chose » ne peut pas être moins puissant, moins conscient, moins intelligent que nous. Les hommes croient avoir de la « terre ferme » sous les pieds et posséder une puissance véritable ; ils se croient parfaitement « chez eux » sur terre et s'attribuent beaucoup d'importance, alors qu'ils ne savent ni d'où ils viennent ni où ils vont et qu'ils sont tirés à travers la vie comme par une corde invisible.

Toutes les choses sont limitées. Or qui dit limitation, dit effet, et qui dit effet, dit cause ; c'est ainsi que toutes les choses, par leur limitation autant que par leurs contenus, prouvent Dieu, Cause première et partant illimitée.

Ou encore : qu'est-ce qui prouve extrinsèquement l'Absolu ? Premièrement le relatif, puisqu'il n'a de sens que par l'absoluité qu'il restreint, et deuxièmement le « relativement absolu », c'est-à-dire le reflet de l'Absolu dans le relatif. La question des preuves intrinsèques ou directes de l'Absolu n'a pas à se poser, l'évidence étant dans l'Intellect même et par conséquent dans tout notre être si bien que les preuves indirectes ne sauraient jouer qu'un rôle de supports ou de causes occasionnelles ; dans l'Intellect, le sujet est l'objet se confondent ou s'interpénètrent d'une certaine manière. La certitude existe pratiquement, sans quoi le mot n'existerait pas ; il n'y a donc aucune rai-

1. Noms divins koraniques : *Ezh-Zhâhir* et *El-Bâtin*, *El-Awwa let El-Akhir*.

son de la nier sur le plan de l'intellection pure et de l'universel (1).

* * *

L'*ego*, c'est à la fois un système d'images et un cycle ; c'est quelque chose comme un musée, et une promenade unique et irréversible à travers ce musée. L'*ego* est un tissu mouvant fait d'images et des tendances ; celles-ci viennent de notre propre substance, et celles-là nous sont fournies par l'ambiance. Nous nous mettons nous-mêmes dans les choses, et nous plaçons les choses en nous-mêmes, alors que notre être véritable en est indépendant.

A côté de ce système d'images et de tendances qu'est notre *ego*, il y a des myriades d'autres systèmes d'images et de tendances. Il y en a qui sont pires ou moins beaux que le nôtre et il y en a qui sont meilleurs ou plus beaux.

Nous sommes comme de l'écume sans cesse renouvelée sur l'océan de l'Existence. Mais comme Dieu s'est mis dans cette écume, elle est destinée à devenir une mer d'étoiles, lors de la cristallisation finale des esprits. L'infime système d'images doit devenir, au-delà de sa contingence terrestre, une étoile immortalisée dans le halo de la Divinité. Cette étoile peut se concevoir à divers degrés ; les Noms divins en sont les archétypes ; au-delà des étoiles rayonne le Soleil du Soi, dans sa transcendance fulgurante et dans son infinie paix.

L'homme ne choisit pas ; il suit la nature et sa vocation, et c'est Dieu qui choisit.

* * *

Un homme tombé dans un bourbier et sachant qu'il peut en sortir de telle ou telle manière et avec quelque effort, ne songera pas à se révolter contre les lois naturelles

1. La philosophie moderne c'est la liquidation des évidences, donc de l'intelligence au fond ; ce n'est plus une *sophia* à aucun degré, mais bien plutôt une « misosophie ».

ni à maudire l'existence ; il trouve évident qu'il puisse y avoir de la boue et qu'il y ait de la pesanteur, et ne pense qu'à sortir du bourbier. Or nous sommes dans le bourbier de l'existence terrestre et nous savons que nous pouvons lui échapper, quelles que puissent être nos épreuves ; la Révélation nous l'assure et l'Intellect peut s'en rendre compte *a posteriori*. Il est donc absurde de nier Dieu et d'injurier le monde pour la seule raison que l'existence présente des fissures qu'elle ne peut pas ne pas présenter, sous peine de ne pas exister et de ne pas pouvoir « existencier ».

Nous nous trouvons comme sous une couche de glace que ni nos cinq sens ni notre raison ne permettent de percer, mais que l'Intellect — à la fois miroir du suprasensible et rayon surnaturel de lumière — traverse sans peine dès que la Révélation lui a permis de prendre conscience de sa propre nature ; la croyance religieuse également traverse cette carapace cosmique, d'une façon moins directe et plus affective sans doute, mais néanmoins intuitive dans bien des cas ; la divine Miséricorde, qui est comprise dans la Réalité universelle et qui en prouve le caractère foncièrement « bénéfique » (1), veut du reste que la Révélation intervienne là où est cette couche de glace ou cette écorce, si bien que nous ne sommes jamais totalement enfermés, si ce n'est dans notre refus de la Miséricorde. Prenant la glace qui nous emprisonne pour la Réalité, nous n'admettons pas ce qu'elle exclut et n'éprouvons aucun désir de délivrance ; nous voulons obliger la glace à être le bonheur. Dans l'ordre des lois physiques, nul ne songe à refuser la Miséricorde qui réside indirectement dans la nature des choses : nul homme qui est près de se noyer ne refuse la perche qui lui est tendue ; mais trop d'hommes refusent la Miséricorde dans l'ordre total, parce qu'elle dépasse le cadre étroit de leur expérience journalière et les bornes non moins étroites de leur entendement. L'hom-

1. Bien que la nature divine soit au delà des déterminations morales.

me ne veut en général se sauver qu'à condition de ne pas devoir se dépasser.

Le fait que nous sommes emprisonnés dans nos cinq sens comporte du reste également un aspect de Miséricorde, aussi paradoxal que cela puisse sembler après ce qui vient d'être dit. Si nos sens étaient multiples, — et il n'y a là théoriquement aucune limite de principe, — la réalité objective nous traverserait comme un ouragan ; elle nous écartèlerait et nous écraserait à la fois. Notre « espace vital » serait transparent, nous serions comme suspendus au-dessus d'un abîme ou comme précipités à travers un macrocosme incommensurable, aux entrailles visibles, si l'on peut dire, et rempli d'épouvante ; au lieu de vivre dans une parcelle maternelle et charitablement opaque et étanche de l'univers, — car un monde est une matrice et la mort est une cruelle naissance, — nous nous trouverions sans cesse en face d'une totalité d'espaces ou d'abîmes — et en face de myriades de créatures et de phénomènes — dont aucun être individuel ne saurait supporter la perception. L'homme est fait pour l'Absolu ou l'Infini, non pour le contingent indéfini.

L'homme, avons-nous dit, est comme enseveli sous une couche de glace. Il s'y trouve de diverses manières, une fois sous cette glace cosmique qu'est la matière en sa consistance actuelle et post-édénique, et une autre fois sous la glace de l'ignorance.

La Bonté est dans la substance même de l'Univers, et elle perce, par conséquent, jusque dans notre matière pourtant « maudite » ; les fruits de la terre et la pluie du ciel qui nous permettent de vivre ne sont autre chose que les manifestations de la Bonté qui perce partout et qui réchauffe le monde, et que nous portons en nous-mêmes, au fond de nos cœurs refroidis.

* * *

Le symbolisme du jet d'eau nous rappelle que toute

chose est par définition une extériorisation projetée dans un vide en soi inexistant, mais néanmoins perceptible dans les phénomènes ; l'eau, dans cette image, est cette « substance de rêve » (Shakespeare) qui produit les mondes et les êtres. La distance des gouttes d'eau par rapport à leur source se traduit, sur l'échelle macrocosmique, par un principe de coagulation et de durcissement, d'individuation aussi sur un certain plan ; la pesanteur qui fait retomber les gouttes est alors l'attraction surnaturelle du Centre divin. Cette image du jet d'eau ne rend cependant pas compte des degrés de réalité ni surtout de l'absolue transcendance du Centre ou du Principe ; elle rend compte de l'unité de « substance » ou de « non-irréalité » (1), mais non de la séparation existentielle retranchant le relatif de l'Absolu ; le premier rapport va du Principe à la manifestation et le second de celle-ci à celui-là, c'est-à-dire qu'il y a unicité « au point de vue » du Principe, et diversité ou séparativité au point de vue des êtres en tant qu'ils ne sont qu'eux-mêmes.

En un certain sens, les mondes sont comme les corps vivants et les êtres sont comme le sang ou comme l'air qui les traverse ; les contenants comme les contenus sont des projections « illusoires » hors du Principe, — illusoires parce qu'en réalité rien ne saurait en sortir, — mais les contenus sont dynamiques et les contenants statiques ; cette distinction n'apparaît pas dans le symbolisme du jet d'eau, mais elle apparaît dans celui de la respiration ou de la circulation sanguine.

Le sage regarde les choses sous le rapport de leur extériorisation nécessairement imparfaite et éphémère, mais il les regarde aussi sous celui de leurs contenus parfaits et éternels. Dans un contexte moral, donc strictement humain et volitif, cette extériorisation coïncide indirecte-

1. C'est-à-dire que rien ne saurait se situer en dehors de la seule Réalité.

ment avec la notion de « péché » (1), et c'est là un aspect que l'homme en tant que créature agissante et passionnelle ne doit jamais perdre de vue.

* * *

Il y a eu bien des spéculations sur la question de savoir comment le sage — le « gnostique » (2) ou le *jnânî* — « voit » le monde phénoménal, et les occultistes de tout genre ne se sont pas privés d'émettre les théories les plus fantaisistes sur la « clairvoyance » et le « troisième œil » ; en réalité, la différence entre la vision ordinaire et celle dont jouit le sage ou le gnostique n'est de toute évidence pas d'ordre sensoriel. Le sage voit les choses dans leur contexte total, donc à la fois dans leur *relativité* et leur *transparence* métaphysique ; il ne les perçoit pas comme si elles étaient physiquement diaphanes ou dotées de sons mystiques ou d'une aura visible, bien qu'on puisse parfois décrire sa vision au moyen de telles images. Si nous voyons devant nous un paysage et que nous savons que c'est un mirage, — même si l'œil ne s'en aperçoit pas, — nous le regardons autrement que si c'était un paysage réel ; une étoile nous fait une autre impression qu'une luciole, même quand les circonstances optiques sont telles que la sensation est la même pour l'œil ; le soleil nous remplirait d'épouvante s'il ne se couchait plus (3) ; c'est ainsi que la vision spirituelle des choses se distingue par la perception concrète des rapports universels et non par un caractère sensoriel particulier. Le « troisième œil », c'est la faculté de voir les phénomènes *sub specie aeternitatis* et partant dans une sorte de simultanéité ; il s'y ajoute souvent, par la

1. « Tout ce qui devient, mérite de périr », dit Goethe dans *Faust*, en prêtant d'ailleurs abusivement cette fonction destructrice au diable, dont le rôle se borne en réalité à la perversion et à la subversion.
2. Nous employons toujours ce mot au sens étymologique et sans tenir compte de tout ce qui, historiquement, peut s'appeler « gnosticisme ». C'est la gnose que nous avons en vue et non ses déviations pseudo-religieuses.
3. Ce n'est pas pour rien que les Védantins appellent l'ignorance « prendre une corde pour un serpent ».

force des choses, des intuitions sur les modalités pratiquement imperceptibles.

Le sage voit les causes dans les effets, et les effets dans les causes ; il voit Dieu en tout, et tout en Dieu. Une science qui perce les profondeurs de l'« infiniment grand » et de l'« infiniment petit » sur le plan physique, mais qui nie les autres plans qui pourtant révèlent la raison suffisante de la nature sensible et en fournissent la clef, est un plus grand mal que l'ignorance pure et simple ; c'est, en somme, une « contre-science » dont les effets ultimes ne peuvent pas ne pas être mortels. En d'autres termes, la science moderne est à la fois un rationalisme totalitaire qui élimine et la Révélation et l'Intellect, et un matérialisme totalitaire qui ignore la relativité métaphysique — et partant l'impermanence — de la matière et du monde ; elle ignore que le suprasensible — qui est au-delà de l'espace et du temps — est le principe concret du monde et qu'il est aussi, par conséquent, à l'origine de cette coagulation contingente et changeante que nous appelons « matière » (1). La science dite « exacte » (2) est, en fait, une « intelligence sans sagesse », comme inversement la philosophie post-scolastique est une « sagesse sans intelligence ».

Le principe d'individuation produit des visions spirituelles de plus en plus restreintes. Il y a d'abord, au delà de ce principe, la vision intrinsèque de la Divinité : c'est ne voir que Dieu. La prochaine étape, en ordre descendant, c'est voir toute chose en Lui ; et la suivante, c'est voir Dieu en toute chose ; en un certain sens, ces deux façons de voir sont équivalentes, ou presque. Vient ensuite la « vision » toute indirecte de l'homme ordinaire : les choses « et » Dieu ; et enfin, l'ignorance qui ne voit que les choses et qui exclut Dieu, ce qui revient à dire qu'elle

1. Les interprétations récentes « affinent » peut-être la notion de la matière, mais ne dépassent aucunement son niveau.

2. Elle n'est pas réellement « exacte » puisqu'elle nie les choses qu'elle ne peut prouver sur son terrain et avec ses méthodes, comme si l'impossibilité de preuves matérielles ou mathématiques était une preuve d'inexistence.

réduit pratiquement le Principe à la manifestation ou la Cause à l'effet. Mais en réalité, Dieu seul se voit ; voir Dieu, c'est voir par Lui.

Il faut connaître le contenant et non se disperser dans les contenus. Le contenant, c'est d'abord le miracle permanent de l'existence ; c'est ensuite celui de la conscience ou de l'intelligence, et ensuite celui de la joie qui, telle une puissance expansive et créatrice, remplit pour ainsi dire les « espaces » existentiel et intellectuel. Sera brûlé tout ce qui n'est pas capable d'immortalité ; les accidents périssent, seule la Réalité demeure.

Il y a en tout homme une étoile incorruptible, — une substance appelée à se cristalliser dans l'Immortalité, et éternellement préfigurée dans la lumineuse proximité du Soi. Cette étoile, l'homme ne la dégage que dans la vérité, dans l'oraison et dans la vertu.

FRITHJOF SCHUON.

LA CONNAISSANCE ET LA LOI

I

Il y a une évidence intellectuelle que seul un aveuglement intérieur complet peut avoir effacé dans l'homme, de façon à en faire paraître les énonciations comme abstraites et dépourvues de sens : c'est l'évidence métaphysique du Principe, inaffecté, au-dessus de toute détermination, forcément relative et illusoire (1).

Cette évidence est telle que, même lorsqu'elle apparaît simplement d'une façon théorique, par un reflet dans l'intelligence individuelle, elle peut produire une polarisation nouvelle des facultés humaines, une sorte de « tension » de l'état persistant d'illusion vers la réalité qui, dans sa plénitude, n'est autre que ce Principe lui-même, en qui réside, au fond, l'Identité Suprême de l'être qui se trouve manifesté actuellement en forme individuelle.

Même l'évidence théorique, d'ailleurs, ne peut apparaî-

1. Afin d'éviter une équivoque malheureusement trop fréquente, il faut bien comprendre qu' « illusoire » n'est point synonyme d' « irréel ». Tout au contraire, l'illusion n'est qu'une modalité de la réalité, précisément sa modalité apparente qui, en tant qu'elle est envisagée séparément du Principe dont elle tire toute sa raison d'être, acquiert par là même un semblant autonome trompeur attirant l'être dans une sorte de « jeu », comme le suggère l'étymologie latine (*illudere* de *ludere*, « jouer »). On comprend par là aussi le double aspect de la *maya* de la doctrine hindoue, que l'on pourrait voir également exprimé en rapprochant ces deux paroles qorâniques : « Et la vie du monde n'est autre chose que jeux (*laaibun*) et divertissement (*lahwun*) » et « Nous n'avons créé les Cieux et la Terre que par la Vérité (*bil-Haqqi*) ». Toute opposition réalité-irréalité, possibilité-impossibilité, ou autre analogue, serait en effet complètement dépourvue de sens, et son énonciation, avancée parfois aussi dans l'effort d'interpréter la métaphysique traditionnelle, montre l'incapacité de dépasser un point de vue « dualiste », soutenu par une imagination purement verbale et, en tout cas, tout-à-fait incompatible avec la vraie intuition intellectuelle.

tre que par le Principe qui en est l'objet, car, sans Lui, Son reflet ne serait point possible ; et, pareillement, la « tension » qui en résulte dans l'individualité serait stérile sans l'épanouissement et l'approfondissement de Son influence dans la totalité de l'être.

Par conséquent, l'individu ne peut nullement satisfaire par soi-même la « tension » suscitée par l'évidence théorique. Tout ce qu'il peut et doit faire c'est de s'évertuer à enlever les obstacles qui, au point de vue illusoire où il se trouve, empêchent l'influence du Principe de se réaliser pleinement ; et il ne peut le faire qu'en se servant de moyens qui, par leur nature même, appartiennent forcément au domaine illusoire. Ceci correspond notamment à la définition de la « guerre » symbolique et réelle qui, entendue dans son sens traditionnel , est « l'unification d'une multiplicité par les moyens qui appartiennent à la multiplicité elle-même » (2), et qui rétablit, au sein du désordre apparent de la manifestation, l'équilibre, l'harmonie et la paix, conditions qui seules permettent à l'influence attractive du Principe de s'exercer dans sa plénitude, de même que dans une nappe d'eau que rien n'agite plus peut briller parfaitement la lumière (3).

La guerre symbolique à laquelle nous venons de faire allusion correspond donc proprement à tout le champ d'activité de l'individu, accessible à sa volonté consciente

2. Voir René Guénon, *Le Symbolisme de la Croix*, ch. VIII. — Il est à peine besoin de noter que cette «guerre » a une signification bien plus vaste et profonde que les conflits entre les sociétés humaines (qui d'ailleurs peuvent en être une application particulière), impliquant un changement bien plus radical, qu'elle soit envisagée d'ailleurs par rapport à un être ou bien par rapport à un monde.

3. Cette comparaison est pleinement justifiée si on considère le rapport logique et métaphysique immédiat reliant le rétablissement de l'ordre et de la paix avec l'accomplissement de l'influence du Principe, jusqu'à l'universalisation même de l'être dans l' « Identité Suprême ». Cependant, du point de vue de l'être parcourant effectivement la voie de la « réalisation », c'est-à-dire du point de vue initiatique, ce rétablissement de l'ordre n'est qu'un préliminaire indispensable qui, avec le recouvrement de l' « état primordial » humain, permettra ensuite l'obtention des états supérieurs de l'être, et enfin cette « Identité Suprême » qui est infiniment au delà de tout état relatif, si élevé soit-il.

dans la tension vers la réalisation. Cependant, il est important de bien comprendre que même les « directives » et les instruments de cette « guerre », tout en étant situés dans le domaine des contingences où l'individu se trouve au début, ne sauraient être déterminés par lui par ses seuls moyens, car il ne peut en établir la correspondance (qui seule en fait l'efficacité) avec une réalité d'un ordre supérieur que, par définition, il ne connaît pas et dont il n'a encore qu'un pressentiment.

C'est là la raison de la nécessité de l'Autorité traditionnelle (4), ayant essentiellement sa source dans cette connaissance qui fait défaut à l'individu et vers laquelle il tend, Autorité qui d'abord ne peut donc se présenter à lui que comme « extérieure » (5) ; et « les directives » de la « guerre » que l'individu devra mener (s'il veut, comme nous l'avons dit, enlever les obstacles qui, de son point de vue illusoire, empêchent l'influence du Principe de se réaliser pleinement) seront donc les « points de repère » (6) indispensables de sa « loi » (7), à laquelle il aura à se soumettre et à laquelle il soumettra à son tour son champ de réalité contingente, qui deviendra ainsi son sup-

4. Nous nous référons ici à un aspect fondamental de la Tradition, celui de la conservation et transmission de la connaissance et des enseignements pour l'atteindre. Cet aspect est d'ailleurs inséparable de celui de la transmission opérative et rituelle des influences spirituelles dans le monde humain qui est à la base de toutes les civilisations (bien qu'assurément avec des cas de dégénérescence), avec la seule exception aberrante de la civilisation occidentale moderne. Les deux aspects en question entrent naturellement en jeu dans la détermination des « points de repère de la loi » dont nous allons parler.

5. Cf. René Guénon, *Initiation et Réalisation spirituelle*, p. 19.

6. Ces « points de repère » peuvent être considérés comme étant ce qui permet d'orienter d'une façon efficace ce pressentiment de connaissance auquel nous faisions allusion tout à l'heure, par l'actualisation des possibilités qui s'y trouvaient dans un état latent.

7. Nous employons ce mot faute d'un terme traduisant moins imparfaitement le sanscrit *dharma*, envisagé ici en rapport avec le processus de réalisation spirituelle. Ainsi entendue, la « loi », comme nous allons l'expliquer mieux par la suite, ne se réduit évidemment pas à ses obligations et à ses déterminations extérieures, que nous avons appelées ses « points de repère » ; notamment, elle ne saurait donc être opposée à l' « esprit », comme souvent on put considérer la loi juive, justement à cause de la tendance à la séparation de celle-ci de son esprit, qui de toute façon en est forcément l'élément essentiel, sans quoi il ne s'agirait plus du tout d'une loi traditionnelle.

port de réalisation. D'autre part, l'actualisation de cette « loi », dans la mesure où elle sera assentie, entraînera une assimilation qui, progressivement, pourra en déceler enfin la raison d'être plus profonde, sa correspondance effective avec la réalité qui n'est plus d'ordre contingent ; sous ce rapport également la « loi » sera donc l'instrument de la connaissance ; et, d'ailleurs, pour l'être qui en ce sens s'est assimilé effectivement la « loi », cette assimilation ne peut aller sans le rétablissement de la « paix », et ceci rejoint donc ce que nous disions tout à l'heure à propos de celle-ci comme préliminaire de l'accomplissement de l'attraction par le Principe.

Nous n'avons certes pas l'intention d'examiner ici les façons dont se détermine en fait la « loi », dans le sens général que nous avons indiqué plus haut. Ceci serait d'ailleurs pratiquement impossible, étant donné les modalités indéfinies dont elle est susceptible, variables pour chaque être ; et même simplement ses déterminations extérieures fondamentales, ses « points de repère » plus généraux, ne sauraient être envisagés sans étudier par là même les formes différentes dont la tradition se revêtit au cours du cycle de la présente humanité. Nous nous bornerons donc à une remarque qui, tout en se référant à l'ordre pratique et « opératif », nous paraît se rapporter plus directement à ce qui vient d'être dit. La « loi » dont il est question est, comme nous l'avons montré, un élément médiateur nécessaire entre la réalité supra-individuelle (ou, si l'on veut, surnaturelle), dans laquelle elle a sa source et son essence, et le monde individuel, auquel se réfèrent les applications qu'elle demande. Or, pour l'être qui est actuellement un individu, l'efficacité médiatrice de la « loi », dont le but est d'établir l'ordre et la paix, en qui seulement l'influence attractive du Principe s'actualisera pleinement, est naturellement conditionnée par l'attitude dont elle sera l'objet ; en d'autres termes, il faut que l'individu s'y soumette effectivement et sans en limiter la portée.

Notamment, il ne devra pas la limiter en extension, négligeant d'en mettre en acte les déterminations dans le champ de réalité contingente qui en fait est le sien ; et il ne devra pas la limiter en profondeur, en considérant ces déterminations comme le but à atteindre, s'interdisant ainsi l'accès à un ordre supérieur de réalité qu'elles auraient normalement rendu possible.

On voit que ces deux aspects de la « loi », celui de l'extension et celui de la profondeur, correspondent en quelque sorte aux deux termes entre lesquels la médiation doit être accomplie, et c'est justement par ses deux aspects que se développera effectivement cette « tension » vers la connaissance effective et vers la transformation de l'être dont il était question au début. Par contre, si la « loi » n'est pas prise en même temps dans son extension et dans sa profondeur cette « tension » ne saurait se résoudre en réalisation effective, et l'individu restera donc renfermé dans son illusion, quelles que soient d'ailleurs ses vélléités.

Il serait facile d'illustrer ces simples considérations très générales par quelques exemples, et on pourrait en tirer des conséquences pratiques utiles, peut-être pour éviter bien des malentendus et des erreurs ; mais ceci nous entraînerait dans des développements bien plus étendus, que nous préférons réserver pour d'autres occasions.

II

Dans la première partie de cet article nous avons parlé de la « loi », entendue dans le sens traditionnel, comme d'un moyen indispensable pour établir et réaliser effectivement le lien entre le Principe, dans lequel réside la réalité absolue, et le monde individuel, qui est par sa nature relatif et illusoire (ce qui, bien entendu, ne signifie point irréel). Certes, ce lien existe toujours, sans quoi la réalité relative ne serait absolument rien ; et, à vrai dire, il s'agit d'un lien tellement étroit que cette réalité relative, envisa-

gée d'un point de vue métaphysique rigoureux (8), ne sort jamais du Principe, car cela entraînerait une adjonction absurde et limiterait l'infinité du Principe lui-même qui, dans son plein sens, n'est autre que l'Infini. Cependant, notre intention est maintenant d'envisager les choses d'un point de vue qui, tout en étant sans doute moins universel, n'en est pas moins légitime pour celui qui se trouve situé dans le monde individuel ; et c'est même un point de vue nécessaire, bien qu'à titre provisoire, en vue d'arriver justement à actualiser la connaissance absolument universelle et illimitée, qui ne peut être conçue d'abord que d'une façon purement théorique.

Revenant donc à ce que nous avions exposé, nous rappellerons que, pour remplir vraiment son rôle médiateur par rapport à l'être qui est actuellement un individu, la « loi » doit être assentie effectivement aussi bien dans le sens de l'extension que dans celui de la profondeur. Cette affirmation que nous avions posée en principe, acquiert une signification précise si l'on tient compte que, comme nous l'avions dit, la détermination de sa propre « loi » dans le sens de l'extension, dans les multiples circonstances pratiques de la vie, a lieu normalement (9) pour l'homme sur la base des « points de repère » établis par la Tradition (10), qui seule peut pallier à son ignorance initiale à cet égard. Ce n'est pas que cette ignorance soit totale ; mais, en ce qui concerne le Principe, qui est aussi le But de sa connaissance, de même qu'en ce qui concerne les moyens

8. Ce point de vue rigoureusement métaphysique se trouve notamment exposé magistralement dans l'*Epître de l'Unité* de Muhyiddîn Ibn Arabî (voir : Abdul-Hadî, traduction : « Le traité de Vérité » de Muhyiddîn Ibn Arabî. *Le voile d'Isis*, janvier 1933).

9. Nous avons déjà dit que, parmi toutes les civilisations, la seule exception est représentée par la civilisation occidentale moderne, qui d'ailleurs ignore non seulement les moyens normaux, mais aussi la fin de la connaissance.

10. Nous rappelons que la « transmission » à laquelle se réfère par son étymologie la désignation même de Tradition doit s'entendre non seulement dans le sens horizontal, suivant le développement cyclique d'une humanité, mais aussi et surtout dans le sens vertical, c'est-à-dire justement du Principe à notre monde (Cf. René Guénon, *Aperçus sur l'Initiation*, ch. IX).

pour l'atteindre, il ne peut avoir que des pressentiments insuffisants pour la détermination effective à laquelle nous faisions allusion, quoique suffisants (ce qui est très important) pour accepter l'autorité traditionnelle qui donne, précisément, les « points de repère » nécessaires.

On comprendra sans peine que nous faisons allusion à un état de choses normal (11), bien loin de celui du monde qui nous entoure ; en face d'un monde moderne sans « loi », nous répétons donc que la « loi » ne doit pas être seulement assentie vaguement par l'individu, mais bien réalisée par lui dans toute l'ampleur dont elle est susceptible. En outre de la portée positive de cette réalisation (12), dont nous avons déjà parlé, nous remarquerons que, si la « loi » n'est pas réalisée en ampleur de cette façon, ses déterminations propres dans le domaine de réalité contingente de l'individu seront par la même remplacées par d'autres déterminations, étrangères à la « loi » et même opposées à son affirmation, et celles-ci renforceront donc les obstacles illusoires empêchant l'actualisation de l'influence du Principe. Et si en bien des cas une réalisation incomplète des déterminations extérieures de la « loi » peut difficilement être évitée à cause de l'ambiance et des réactions de celle-ci, toutefois c'est vers une conformité complète que doit tendre constamment l'intention de l'individu, qui se trouvera obligé de chercher pratiquement le comportement réduisant au minimum l'influence défavorable des circonstances. Ce que nous voulons souligner à cet égard, c'est l'erreur de ceux qui voudraient justifier le manque de conformité aux déterminations les plus exté-

11. « Normal », c'est-à-dire répondant à la « norme », évoque justement l'idée de conformité à la « loi » dont il est question ici. Il est vrai que, au fond même toutes les aberrations du monde moderne rentrent dans la loi universelle à laquelle rien absolument ne pourrait échapper, mais le monde contemporain n'en représente pas moins une anomalie relative, en tant que cette conformité à la « loi » n'est ni voulue consciemment ni même simplement conçue par les êtres qui y sont entièrement enfoncés, celle-ci étant désormais tout-à-fait hors de leur horizon.

12. En tant qu'elle réalise l'ordre et la « paix » où l'influence attractive du Principe s'actualisera pleinement : voir le début de l'article.

rieures de la « loi » sous prétexte de se rattacher directement à son côté le plus intérieur : comme si ce n'était pas dans celui-ci que réside la raison d'être qui ordonne les déterminations plus extérieures en question.

Si maintenant nous prenons en considération les formes traditionnelles où, par suite d'une sorte de « solidification » due aux conditions générales de notre époque, une distinction plus ou moins accentuée s'est produite entre ésoterisme et exotérisme, ce que nous venons d'expliquer implique la nécessité d'un exotérisme traditionnel, et cela justement afin que l'ésotérisme ait une base lui permettant de s'actualiser pleinement (13).

Par conséquent, on peut même dire, sous ce rapport, que l'exotérisme représente une modalité de réalisation de l'ésotérisme, indispensable tant que le domaine de réalité contingente auquel il se rapporte est encore actuellement effectif pour l'individu qui aspire à la connaissance.

Ayant donc éclairci les raisons pour lesquelles la « loi » doit être accomplie dans le sens de l'extension, auquel se rapportent ses applications extérieures, on comprend que d'autre part ceci se justifie en vue de l'autre aspect auquel nous faisions allusion tout-à-l'heure, à savoir la réalisation en profondeur. Sous ce rapport, l'erreur à éviter est sans doute plus insidieuse, pouvant se présenter et reparaître successivement à des niveaux différents. Ce qu'il faut bien comprendre ici c'est que chaque degré où on se trouve ne vaut qu'en raison de ce qui est plus intérieur et profond, que l'on ne connaît pas encore effectivement et qui garde donc un « secret » qu'il faut d'abord admettre si on veut parvenir à le connaître. La conscience d'un rapport de dépendance envers ce qui est au delà de son propre stade actuel peut seule préserver du changement de la « loi » en « superstition », au sens propre de survivance de quelque chose dont la raison d'être est perdue ou oubliée ;

13. Cf. René Guénon, *Nécessité de l'exotérisme traditionnel*, dans *Initiation et Réalisation spirituelle*, ch. VII.

un cas particulier de celle-ci est la « solidification » du « Dieu créé dans les croyances », consistant dans l'identification du Principe à l'une de ses manifestations, dans sa « localisation » en quelque sorte, laquelle implique, quoique bien inconsciemment, la négation de sa transcendance (14).

Nous avons dit que l'erreur à éviter pour saisir la « loi » dans le sens de sa profondeur, après l'avoir réalisée dans son extension, peut se présenter à des niveaux différents, donc même à des niveaux élevés par rapport à celui du départ. Sous un certain rapport, on pourrait même dire que le danger augmente avec l'élévation du degré, en tant que ce qui est plus élevé pourrait plus facilement être confondu, quoique d'une façon tout à fait illusoire, avec le but final, qui n'est autre que le Principe même de toute réalité ; et aussi à cet égard la compréhension théorique préalable de la métaphysique traditionnelle est très importante.

D'autre part, il est bon de préciser que, lorsqu'il est question de reconnaître la « loi » qu'on doit suivre dans le sens de la profondeur, il ne peut s'agir, pour l'individu, que d'une orientation et d'une ouverture, dans la direction que justement nous indiquons symboliquement comme celle de la profondeur ; la réalisation effective de celle-ci, en effet, ne serait autre chose que la réalisation définitive elle-même, dans laquelle la médiation de la « loi » entre le champ de l'individualité et le Principe supra-individuel est achevée. Par contre, l'orientation et l'ouverture à laquelle nous faisions allusion tout à l'heure est possible, en principe, à tout niveau, quel que soit le domaine de réalité contingente où l'on est, ce qui revient à dire, en d'autres termes,

14. Voir René Guénon, *Le Symbolisme de la Croix*, ch. XXIX. Nous rappellerons la remarque qui y est contenue, suivant laquelle on devrait invertir l'énonciation attribuée à Pascal d'après laquelle l'espace (symbole de l'univers manifesté) est comme « une sphère dont le centre est partout, et la circonférence nulle part » : en réalité, évidemment, le vrai Centre métaphysique ne saurait être trouvé dans aucune modalité de l'univers manifesté, mais seulement par le dépassement absolu de celui-ci.

que tout point est en puissance le point de départ de la réalisation spirituelle. Et cette orientation intérieure correspond aussi au sens essentiel de la « bonne volonté » évangélique (15), qui implique l'assentiment à la Vérité, même au delà des limites de sa propre compréhension actuelle, et qui en rend ainsi possible la « révélation », suivant les modalités que revêtira l'influence du Principe, qui n'est autre que cette Vérité elle-même.

Nous pouvons ajouter que la doctrine et la « loi » traditionnelles, quand elles sont pleinement orthodoxes et complètes, impliquent toujours l'orientation dont nous avons parlé, c'est-à-dire qu'elles donnent une ouverture illimitée vers le Principe et sa connaissance ; la présence de cette ouverture représente même un critère fondamental pour juger de l'orthodoxie et de l'intégralité d'une forme traditionnelle donnée, ce à quoi est d'ailleurs liée étroitement son efficacité opérative. Et tout ce que nous avons rappelé plus haut au sujet de la nécessité indispensable d'actualiser la loi dans le sens de la profondeur aussi bien que dans celui de l'ampleur pourrait aussi servir comme référence pour examiner l'état présent des moyens traditionnels offerts pratiquement, en vue de la réalisation spirituelle, c'est-à-dire en vue de la connaissance effective de la Vérité : question bien délicate et très importante que nous n'entendons pas toucher pour l'instant, nous arrêtant ici à cette observation d'ordre tout à fait général.

G. Ponte.

15. On peut observer que, d'après le récit évangélique, la « bonne nouvelle » est accueillie d'abord par les « pasteurs » qui, représentant typiquement les « nomades », pourraient être considérés comme le symbole même de ceux qui ne posent pas de limite à leur propre champ de possibilités. L'orientation intérieure dont il est question est représentée symboliquement, dans les différentes traditions, par l'orientation rituelle, et on pourrait suggérer l'existence d'une correspondance entre l'abandon, il y a quelques siècles, de l'orientation rituelle des églises et l'affirmation d'une civilisation purement profane en Occident.

« LE TRÈS HAUT »

(Sûrate LXXXVII)

Le Qorân, comme toutes les écritures sacrées, est susceptible de plusieurs interprétations, suivant qu'on l'envisage à des points de vue plus ou moins profonds. On trouvera, dans l'*Introduction au Coran* (1) de M. Régis Blachère, des indications intéressantes sur les principaux commentaires exotériques. Les commentaires ésotériques, dont M. Blachère ne reconnaît pas, à tort selon nous, qu'ils sont les fruits d'une méthode d'interprétation légitime, et qu'il abandonne aux spécialistes de l' « histoire des idées », sont assez nombreux. Un des plus accessibles est celui qui a été édité à plusieurs reprises sous le titre de *tafsîr Muhyiddîn Ibn ʿArabî*, en réalité, il semble qu'il soit plutôt de ʿAbd er-Razzâq al-Qâshânî, qui était d'ailleurs de l'école d'Ibn ʿArabî (2). Nous avons tenté, à titre d'illustration de sa méthode, de traduire son commentaire de la sûrate du Très-Haut (nº LXXXVII).

Sur Muhyiddîn Ibn Arabî et sa doctrine, nous nous contenterons de renvoyer aux ouvrages de ʿOthmân Yahya et de M. H. Corbin (3) ainsi qu'aux traductions nombreuses qui ont paru ici-même. Sur le Persan Abd-er-Razzâq al-Qashânî (mort en 730ʰ/1329), ou pourra consulter notamment l'article de Macdonald paru dans l'Encyclopédie de l'Islâm (4) et redonné presque tel quel dans la nouvelle édition (5) et Brockelmann, *Geschichte des Arabischen Litteratur* (6). Regrettons, au passage, que l'article de l'Encyclopédie de l'Islâm, qui donne des renseignements biographiques intéressants, soit si pauvre dans l'exposition de la doctrine.

Voici la traduction de la sûrate du Très-Haut. Dans notre traduction de Qashânî, les versets commentés seront imprimés

1. Paris 1951.
2. Ismâʿîl Hakkî de Brousse cite constamment, dans son propre *tafsîr* (Bûlâq, 1276 h.), notre commentaire comme étant de Qashânî. Voir aussi *Histoire et Classification de l'œuvre d'Ibn Arabî-Etude critique* par M. Othmân Yahya, thèse, Paris 1958 ; Brockelmann, *Geschichte der Arabischen Litteratur*, I 571/3 et *Supplementband*, I, 791/3.
3. Othmân Yahya, *op. cit.*, et, *Le livre des Théophanies de Muhyi d-Dîn Ibn Arabî*, thèse compl. Paris 1958 ; H. Corbin, *L'imagination créatrice dans le soufisme d'Ibn Arabî*, Paris.
4. I, 63 sqq.
5. I, 91 sqq.
6. II, 203 sqq. *Supplementband*, II, 280, 1.

est l'Ephémère, tandis que celle-là est le Permanent (*al-bâqî*) qui jamais ne disparaîtra.

Nous te ferons lire : nous te donnerons à lire (ce qui est écrit) dans la Livre de ta qualification, qui est l'Intellect Qorânique (*al-'aql al-qur'ânî*), en rapport avec le Qorân qui contient toutes les Réalités essentielles (*al-haqâiq*). Tu t'en souviendras et *tu ne l'oublieras* jamais, *sauf ce qu'Allâh veut* t'en faire oublier et laisser (4), et qui sera gardé pour le degré digne d'éloge (5) quand tu y seras ressuscité ; *il sait ce qui est manifeste*, c'est-à-dire la Perfection qui se montre en toi, *et ce qui est caché* : lointain, en puissance.

Nous te seconderons dans la plus aisée, c'est-à-dire nous t'assisterons dans la Voie la plus aisée, autrement dit la Loi révélée (*as-sarî'ah*) douce et facile, le plus aisé des chemins vers Allâh. Ce verset est en raport de coordination avec « *nous te ferons lire* » : nous te donnerons la Perfection complète, en science (6) et en pratique (7) ; et nous te parerons plus encore en te chargeant de perfectionner les créatures : c'est la Sagesse efficiente (*al-hikmah al-bâlighah* (8). *Avertis donc, si l'Avertissement est utile* ; perfectionne les créatures : par l'appel (à l'Islâm). Si elles sont qualifiées, capables de recevoir l'Avertissement, elles en tireront profit ; autrement dit, l'Avertissement, bien qu'il s'adresse à tous, ne profite pas à toutes les créatures, mais est soumis à la condition de leur qualification. Ceux qui sont qualifiés auparavant en tireront profit, les autres non.

Allâh s'est exprimé globalement en disant *si l'Avertissement est utile*. Il poursuit en distinguant : *Se souviendront ceux qui craignent*, c'est-à-dire que ceux qui ont le cœur doux et une nature pacifique (*salîm*) réfléchiront, écouteront l'appel et en tireront profit. Ils en garderont l'empreinte, à cause de leur luminosité et de leur pureté (*safâ*).

4. On trouve chez les commentateurs des traditions relatives à certains passages du Qorân que le Prophète aurait oubliés.
5. Cf. *Qorân*
6. « Nous te ferons lire ».
7. « Nous te seconderons » dans l'accomplissement de la loi.
8. Cf. Qorân LIV, 5.

Les malheureux s'en écarteront : les êtres voilés loin du Seigneur, dépourvus de qualifications, dont le cœur est loin, s'en garderont. Ils seront plus malheureux que les êtres qualifiés, mais dont la qualification a disparu et qui ont été voilés par les ténèbres des attributs de l'âme. *Ceux qui seront exposés au très grand Feu*, qui comprend le feu de la séparation du Seigneur par le voile que constitue l'idolâtrie (*ash-shirk*) et de la station avec d'autres (qu'Allâh), le feu de la Contrainte dans le degré des Attributs (*maqâm aççifât*), le feu de la Colère et de l'Irritation dans le degré des Actes (*al-af'âl*), et le feu de la géhenne des formes (*al-âthâr*) dans les quatre stations du *Mulk*, du *Malakût*, du *Jabarût*, et de la *Présence* divine (*hadrat al-lâhût*) (9), à tout jamais. Que leur Feu est immense ! Quant aux seconds (l'être qualifié dont la qualification a disparu), ils seront seulement exposés au Feu des formes.

Puis, ils n'y mourront pas, parce que leur suppression sera refusée, *et ils n'y vivront pas* réellement à cause de leur perdition spirituelle (*halâkuhu er-rûhânî*) : ils seront châtiés sans trêve ni fin dans un état tel qu'ils souhaiteront la mort. Chaque fois qu'ils brûleront et périront, ils seront ramenés à la vie et seront châtiés ; ils ne seront ni absolument morts, ni absolument vivants.

Celui qui se purifie réussira : celui qui se purifie des attributs de son âme et des ténèbres de son corps après la naissance de sa qualification, gagnera et vaincra ;

Celui qui invoque le Nom de son Seigneur, c'est-à-dire le Nom particulier par lequel celui qui présente à son Seigneur la demande correspondante à sa qualification reçoit les flots de sa Perfection : ainsi l'Ommiscient pour l'ignorant, le Guide pour l'égaré, l'Absoluteur pour le pécheur. Ce Nom n'est pas en réalité différent de l'Essence de l'être qu'il avait lui-même négligée en se voilant dans les formes, les apparences, les attributs de l'âme, et les autres ténèbres, ainsi

9. Cette dernière « Station » n'est pas sans poser quelques questions.

que l'a dit *Allâh* : « ils ont oublié *Allâh*, alors Il les a fait s'oublier eux-mêmes » (10). Se souvenir (*dhikr*), c'est rechercher sa connaissance, et c'est chercher sa Perfection propre, avec l'aide dominicale (*at-ta'yîd ar-rabbânî*) et l'assistance divine (*at-tawfîq el-ilâhî*) ;

et qui accomplit alors la prière rituelle (*aç-çalât*) : qui adore alors l'objet de son adoration, le Vrai se dévoilant à lui sous la forme de ce Nom particulier par lequel, après L'avoir vu dans la Perfection à lui dévolue il connaît son Seigneur.

Mais vous préférez la vie d'ici-bas : vous êtes négligents, vous vous êtes voilés, loin du souvenir de ce Nom et de la *çalât* du Seigneur, par le voile de la vie sensible, de ses biens, de ses ornements trompeurs (*zakhârif*), à cause de votre manque de purification. Vous aimez mieux cette vie sensible que la Vie véritable (*haqîqiyah*), permanente, spirituelle, qui est pourtant meilleure et plus durable.

Certes, ceci : autrement dit l'utilité de l'Avertissement pour l'être qualifié, son inutilité pour l'être dépourvu de qualification, le châtiment de ce dernier par le très grand feu, la réussite de ceux des êtres qualifiés qui sont Gens de Purification et de Dévoilement, la perdition de ceux d'entre eux qui préfèrent la vie sensible,

est dans les Livres : anciens préservés du changement et de l'altération, gardés auprès d'Allah parmi les tables lumineuses et pures, dont furent instruits Ibrahîm et Mûsa, et dont la forme fut empruntée par la révélation lorsqu'elle descendit sur les deux prophètes mentionnés.

ABD-ER-RAZZÂQ AL-QÂSHÂNÎ
Commentaire, traduit et annoté
par ANTOINE BROUDIER.

10. Qorân, cf. le *hadît* : Celui qui connaît son âme, connaît son Seigneur.

TABLE DES MATIÈRES

Ayant égaré les adresses de nos abonnés, nous prions ceux-ci de nous les renouveler.

Nous nous excusons pour le retard dans l'envoi du dernier numéro des « Études Traditionnelles. »

La Direction.

Le Gérant : PAUL CHACORNAC.

746. — Imprimerie JOUVE, 15, rue Racine, Paris. — 12-1960.